

PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 85

(SUPPLÉMENT À LA « LETTRE DES AMIS » N° 146)

SAINT LOUIS D'ANJOU UN ÉVÊQUE MAL CONNU

Association
Les amis des archives
de la Haute-Garonne



Par
Christian HUMBERT

Prologue

Il y a trois routes qui permettent de relier San Francisco et Los Angeles, les deux plus grandes villes de Californie, distantes de quelque 400 miles (644 km) :

- l'"Interstate 5", autoroute à quelque 5 à 6 voies dans chaque sens, énorme ruban d'asphalte et de béton, sans aucun autre intérêt que la relative brièveté du trajet (entre 5 et 6 heures), "very boring⁽¹⁾" au dire de notre informateur ;

- la "United State 101" (prononcer ouane-O-ouane, one O-one pour un-Zéro-un), très belle, très roulante, enfin, pourvue, toujours au dire du même informateur de tous les avantages ;

- enfin, la "State 1", la route côtière (la One, "ouane"), qui peut être intéressante, mais qui de par son étroitesse⁽²⁾ oblige souvent à rester derrière un "touriste".

Après une rapide concertation avec mon compagnon de voyage, nous décidâmes qu'en fait nous étions des touristes et qu'à l'extrême limite, ce serait ceux qui nous suivraient qui pourraient être éventuellement gênés par notre "lenteur". Nous prîmes donc la direction de Monterey et malgré la grisaille et la pluie qui nous accompagna en ce samedi 29 avril 1995 nous avons bien l'intention de profiter de ce week-end que nos activités professionnelles nous offraient. Et nous en profitâmes !

La particularité de la one-O-one et de la One, c'est qu'elles se retrouvent sur quelques kilomètres, à la sortie de "San Luis Obispo", ville dont le "Guide du Routard" indique que c'est une cité commerçante sans grand intérêt, si ce n'est son "Hôtel" : le *Madonna Inn*, destiné, en principe aux "Lunes de Miel" et où la couleur dominante est le rose ; cela se voit depuis la route !

Nous avons préféré poursuivre notre route et visiter, plutôt que l'hôtel kitsch de San Luis Obispo, la mission restaurée de San Juan Capistrano⁽³⁾, avant d'arriver à Santa Barbara et Los Angeles dans la soirée du dimanche.

Ce n'est qu'au retour à Toulouse, que nous revint ce toponyme intrigant : San Luis Obispo. Mon épouse hispanisante m'indiqua qu'Obispo voulait dire, en espagnol, évêque ; mon compagnon de route découvrit sur une carte que le nom complet était San Luis Obispo de Tolosa", ...

Bref, après une rapide recherche dans la *Grande Encyclopédie Larousse*, ainsi qu'une non moins rapide lecture de *l'Evocation du Vieux Toulouse* de G. Mesuret, je fis ma première rencontre avec Saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse !

La seconde rencontre n'aurait pas dû être une surprise si j'avais lu avec un peu plus d'attention Mesuret : un portrait de Saint Louis d'Anjou m'attendait dans la chapelle Saint-Roch de l'Église des Minimes lors de la visite organisée par les Amis des Archives de la Haute-Garonne en juin 1996. Un peu plus d'un an s'était écoulé, mais je n'avais pas oublié la Californie et San Luis...

(1) - très ennuyeux.

(2) Elle n'est en effet large que d'une fois et demi nos routes nationales ! Mais vu de la Californie ceci est vraiment petit !

(3) Voir l'annexe sur les Missions espagnoles en Californie.

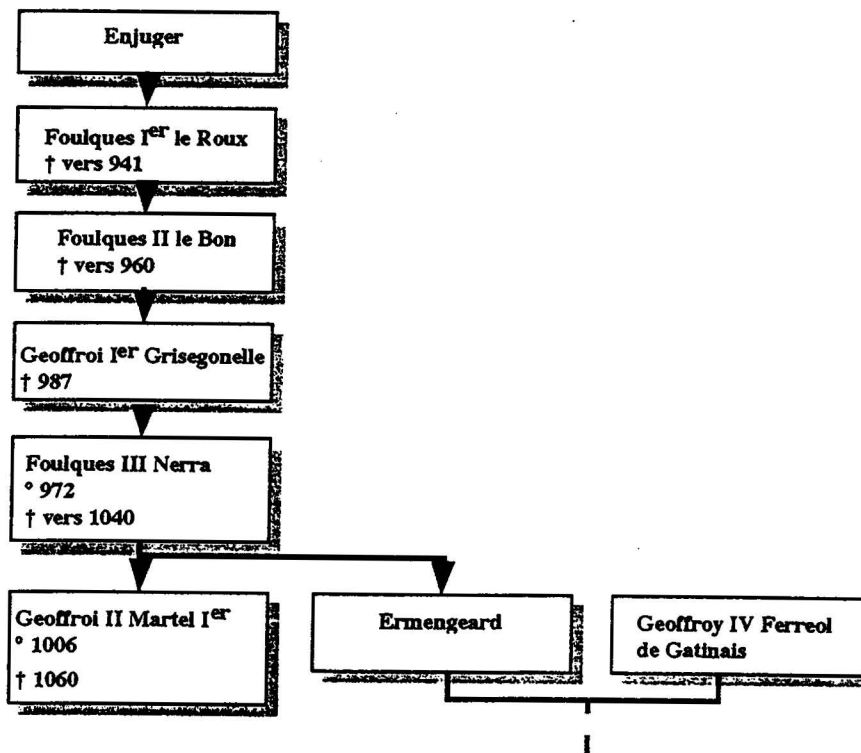
Enfin, jamais deux sans trois, lors d'une recherche, alors que je compulsais l'ouvrage de Jules de Lahondès sur *Les monuments de Toulouse*, une référence à une statue de Saint Louis d'Anjou qui avait orné l'abside de la cathédrale de Rieux bâtie en 1328 par Jean Tissendier me sauta aux yeux⁽⁴⁾.

Ces clins d'œil de notre évêque m'inclinant à en savoir plus sur lui, j'ai effectué une petite recherche livresque et télématique, mes activités ne me permettant pas, pour l'instant, de me livrer aux recherches archivistiques qui seraient nécessaires.

Voici donc le modeste résultat de ces lectures.

Bref aperçu historico-généalogique sur les familles d'Anjou

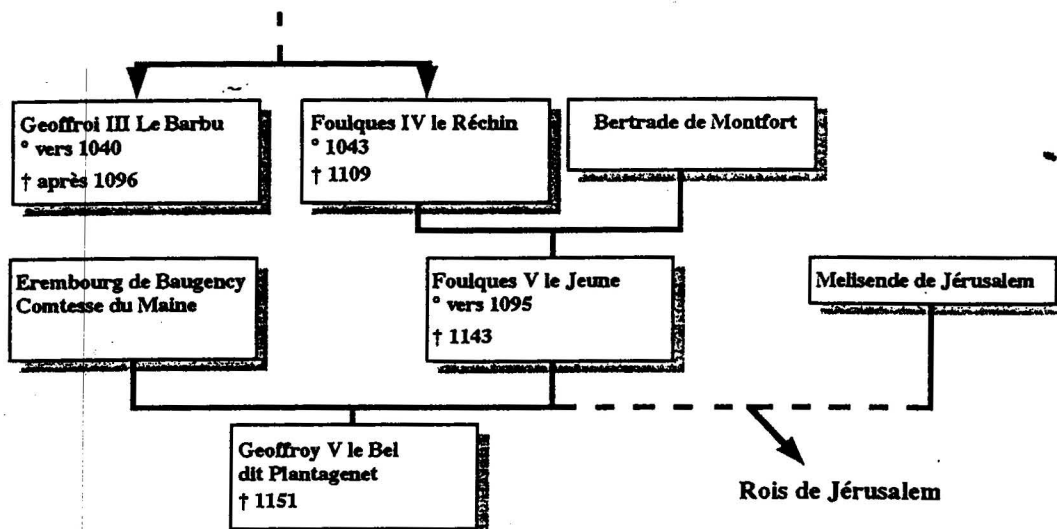
Le Maine et l'Anjou ont acquis, sous les Carolingiens, une importance stratégique : séparant le royaume de la Bretagne indépendante et de l'Aquitaine mal soumise, ce territoire vit au rythme des invasions. Charles le Chauve transforme le duché du Maine, qui contient l'Anjou, en un Commandement militaire du Royaume. A la fin du IXème siècle, le duc du Maine n'arrivant plus à administrer seul son domaine délègue l'Anjou à un vicomte, Enjurer, rattaché par les femmes aux Carolingiens. C'est son fils, Foulques Ier le Roux, qui prendra le premier le titre de duc d'Anjou vers 919.



La première lignée de la première Maison d'Anjou

⁽⁴⁾ A noter, que là encore, une lecture un peu plus attentive de R. Mesuret m'aurait évité la surprise !

Comme le montre l'arbre ci-dessus, les Foulques se suivirent au comté d'Anjou, accompagnés de quelques Geoffroi. Luttant sans cesse contre leurs voisins, y compris contre le duc du Maine, ils n'eurent de cesse d'agrandir leur bien, quitte à gagner, comme Foulques Nerra, une réputation de cruauté sans limite. A la mort, sans postérité, de son fils Geoffroi II, en 1060, le comté revint aux descendants de sa sœur Ermengard.

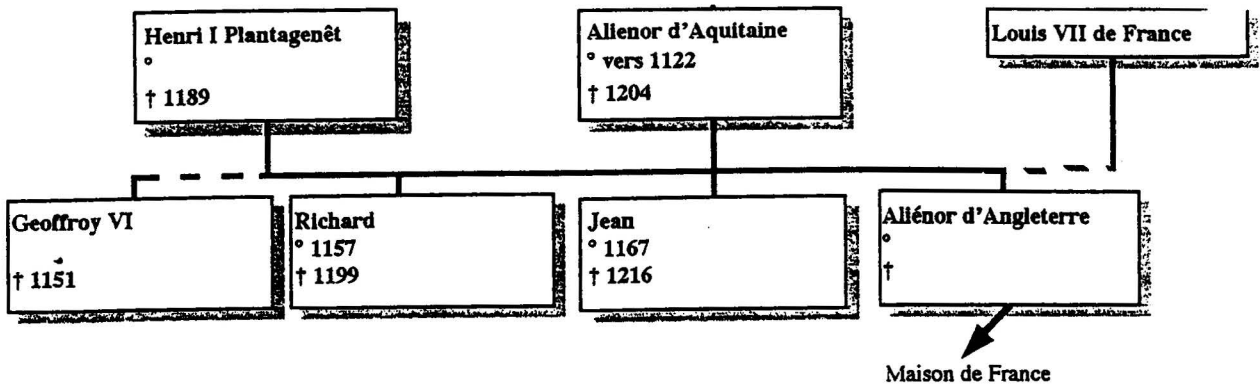


Suite de la première Maison d'Anjou

Mon objectif, dans cette étude généalogique n'est pas tant de donner toutes les filiations qui ont fait les maisons d'Anjou⁽⁵⁾ que de montrer les alliances qui existaient entre les différentes familles franques de l'époque médiévale. Ainsi, on peut voir sur la suite de l'arbre de la famille d'Anjou le départ de Foulques V le Jeune vers le royaume de Jérusalem du fait de son second mariage avec une petite-nièce de Godefroy de Bouillon⁽⁶⁾, le fils qu'il avait eu avec sa première épouse, comtesse du Maine, devient donc comte du Maine et de l'Anjou, c'est lui qui commencera à construire, par son mariage avec Mahaut d'Angleterre, l'Empire Angevin qui va s'étendre de l'Écosse aux Pyrénées en passant par l'Angleterre, la Normandie, la Bretagne, la Touraine et l'Aquitaine. Le second des Plantagenet, Henri, épouse la belle Aliénor d'Aquitaine après l'annulation de son mariage avec Louis VII de France, rappelons qu'Aliénor était la petite fille de Guillaume IX d'Aquitaine, Guillaume l'Enjoué, qui fit tant de misères à nos comtes toulousains Bertrand et Alphonse-Jourdain, sous prétexte qu'il avait épousé la fille de Raimond IV de Saint-Gilles, Philippa. Elle ne renonça jamais à ses prétentions sur le comté de Toulouse et Raimond VI dut s'allier aux rois de France, Louis VII d'abord, puis Philippe-Auguste pour empêcher que Toulouse ne devint anglaise.

(5) Le lecteur désirant en savoir plus peut télécharger sur le serveur WEB des Amis des Archives les généalogies qui ont permis d'illustrer cette étude (http://www.ourworld.compuserve.com/homepages/Christian_Humbert_4).

(6) Choisi roi de Jérusalem en 1099, alors que ce titre aurait dû revenir à Raimond IV de Saint-Gilles ...

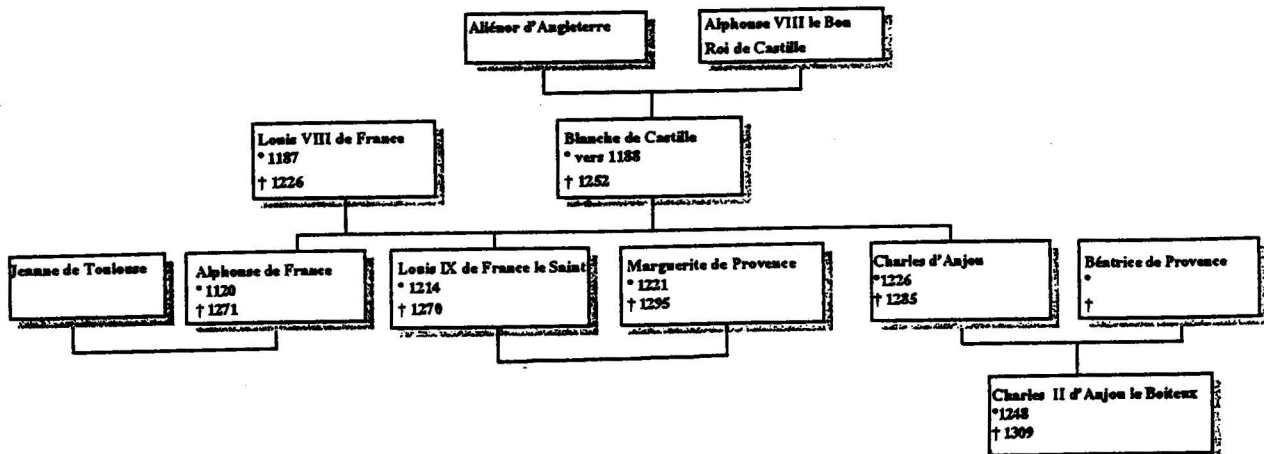


Heureusement, Aliénor et ses fils, derniers descendants des comtes d'Anjou, Richard dit Cœur de Lion, Jean dit Sans Terre et Geoffroi VI vont se déchirer peu ou prou pour la possession de leurs terres.

C'est Jean Sans Terre, qui perd en 1202 ses territoires de Normandie et d'Aquitaine, à la suite du refus de se présenter devant son suzerain Philippe-Auguste. Comme l'indique la sentence rendue : *"La Cour de France, s'étant réunie, juge que le roi d'Angleterre doit être privé de toute la terre que jusqu'ici lui et ses ancêtres avaient tenue du roi de France, pour la raison que depuis longtemps ils ont négligé de faire tous les services dus pour ces terres et ne veulent presque en rien obtempérer aux invitations de leur seigneur"*. La bataille de Bouvines (27 juillet 1214) assurera par les armes cette décision judiciaire.

Ainsi donc, l'Anjou devient, quelques années avant le Comté toulousain, un des bijoux de la Couronne de France. Louis VIII épouse la petite fille d'Aliénor, Blanche de Castille et par testament donne en apanage à son fils Charles le comté d'Anjou. C'est Louis IX, dit Saint Louis, qui va se charger d'exécuter ce testament. Ainsi, nous retrouvons, dans la seconde moitié du XIIIème siècle, la famille de France bien implantée dans les comtés du Sud : Alphonse, comte de Poitiers est également comte de Toulouse de par son mariage avec Jeanne la fille de Raimond VII, Charles, comte du Maine et de l'Anjou, épouse en seconde noces Béatrice de Provence, héritière de Raimond Béranger V dernier comte catalan de Provence.

C'est de Charles Ier que sort la seconde Maison d'Anjou dont fait partie notre évêque. Nous verrons qu'elle ne dura pas longtemps, le comté revenant aux Valois puis faisant retour à la couronne de France. Ainsi, par un savant jeu d'alliances matrimoniales, profitant du manque d'héritiers mâles des différentes familles comtales, le royaume de France allait s'étendre sur tout le Midi.



L'Europe du Sud à la fin du XIIIème siècle

Avant d'aborder le personnage principal de cette étude, je voudrais essayer de présenter, rapidement, les protagonistes que nous allons rencontrer par la suite. En effet, outre la famille d'Anjou, le Pape, le roi d'Aragon, les frères Franciscains vont tenir un rôle dans la vie de Louis.

La papauté

Le XIIIème siècle avait commencé sous le pontificat d'Innocent III (1198-1216) qui avait porté la papauté au sommet de sa puissance et de sa gloire. Il va terminer la réorganisation de la curie commencée par son prédécesseur Célestin III puis va s'imposer en Italie en faisant reconnaître par Constance, veuve de Henri VI, la suzeraineté du Pape sur le royaume des Deux-Siciles. Pour notre région, c'est le Pape de la Croisade des Albigeois et de la création de l'Inquisition. La décadence allait suivre cette apogée. Ce ne sont ni Honorius III (1216-1227), ni Grégoire IX (1227-1241) qui pouvaient lutter contre le pouvoir grandissant de Frédéric II de Hohenstaufen. Certes Innocent IV (1243-1253) essaya de renouer avec les manières, pas toujours très catholiques, de son célèbre prédécesseur, il n'arriva pas à empêcher les Hohenstaufen de conserver leur royaume de Sicile et de menacer le domaine temporel de la papauté. Son successeur Alexandre IV (1254-1261) n'eut pas plus de succès et il fallut la fermeté d'Urbain IV (1261-1264), en fait Jacques Pantaléon, originaire de Troyes pour régler le problème Hohenstaufen. Il offrit le royaume des Deux-Siciles à Louis IX qui le refusa, ne voulant pas receler le bien d'autrui. Charles d'Anjou n'eut pas les scrupules de son frère et conquit par les armes ce que le Pape lui offrait.

C'est Clément IV (1265-1268) qui confirma la donation de son prédécesseur et qui fit couronner le 6 janvier 1266 Charles Ier, roi de Sicile. Après avoir tué lors d'une bataille le roi Manfred de Hohenstaufen, Charles fit prisonnier son fils à la bataille de Tagliacozzo, le 23 août 1268. Conradin n'avait que 14 ans, ceci n'empêcha pas Charles Ier de le faire décapiter à Naples en octobre. A la mort de Clément IV, le trône de Pierre restera vacant pendant trois ans. Les intérêts temporels l'emportaient sur les intérêts spirituels !

L'Aragon

Après la réunion de l'Aragon et du comté de Barcelone, par le mariage en 1137 de Pétronille, fille de Ramire le Moine roi d'Aragon et de Raimond-Bérenger IV de Barcelone, la dynastie catalane d'Aragon n'allait avoir de cesse d'agrandir son domaine. Oublions les guerres baussenques qui opposèrent le comte de Toulouse et le roi d'Aragon jusqu'en 1162, oublions même la lutte qui se poursuivit entre Raimond V de Toulouse et Alphonse d'Aragon dans ce qu'on appela la seconde guerre de Provence, ces péripéties ne doivent pas nous voiler la grandeur de Pierre II qui acquit le Roussillon en 1172, battit les Almohades à Las Navas de Tolosa en 1212 et trouva la mort⁽⁷⁾ en défendant l'indépendance de notre Midi à la bataille de Muret en 1213.

Son fils Jacques Ier (Montpellier 1208-Valence 1276) ajoute à ses "terres" les Baléares, les royaumes de Valence et de Murcie et marie son fils Pierre (1239 - Villafranca

⁽⁷⁾ Assassiné ? La question reste posée aujourd'hui.

del Panadés 1285), qui deviendra Pierre III, à la fille de Manfred de Hohenstaufen, Constance, en 1262.

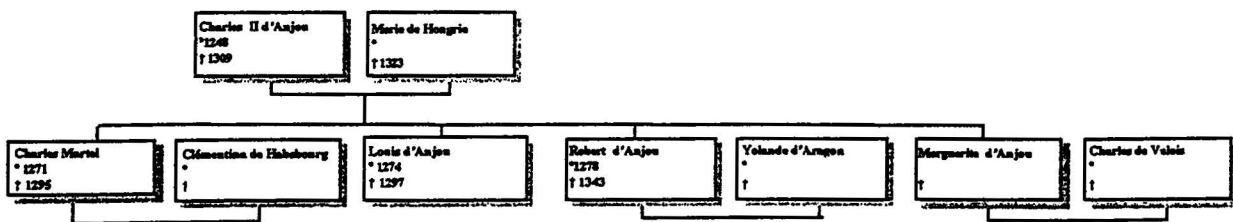
L'Ordre de Saint-François d'Assise

Né vers 1182 et mort en 1226 à Assise, Jean, fils de Pietro di Berdardone, reçut l'éducation qui était celle du fils d'un riche marchand drapier. Il fut surnommé Francesco, *le Français*. A l'âge de quinze ans, il ne rêvait que d'exploits chevaleresques, combattant contre Pérouse qui faisait la guerre à sa ville d'Assise, demeurant captif de 1202 à 1203, repartant, en 1205 combattre en Apulie avec les troupes pontificales contre l'empereur. Mais, à la suite d'un songe, il revient à Assise et se consacre à la prière et à l'aumône. Ceci, on s'en doute n'est pas du goût de son père qui l'aurait voulu marchand comme lui et en 1206 la rupture est consommée : François se voue au service de Dieu.

C'est sans doute en 1209 qu'il entend l'ordre du seigneur de tout quitter pour "Dame Pauvreté". En 1210, il se rend avec trois compagnons à Rome pour faire approuver par Innocent III la règle très simple des Frères mineurs et se voir autorisés à prêcher la pénitence et à mener une vie de pauvreté. La simplicité de cette règle portait en elle les germes des difficultés que devait rencontrer l'Ordre pour organiser son fonctionnement : ordre mendiant et prédicateur sans communauté cloîtrée ou *ordo studens* rival des Dominicains, les Franciscains seront durant tout le XIIIème siècle, au gré des Papes tout cela à la fois.

Il me faut ici parler d'un personnage qui eut une importance majeure tant pour l'histoire de l'Ordre franciscain que pour Louis d'Anjou : Pierre Jean-Olieu⁽⁸⁾. Né vers 1248 à Sérignan, il mourut en 1298 à Narbonne. D'aucuns le considèrent comme l'âme du mouvement des spirituels qui déchira l'ordre dans le dernier tiers du XIIIème siècle et qui se terminera le 7 mai 1318 sur les bûchers de l'Inquisition. Même si cette théorie est battue en brèche par les recherches récentes, il n'en reste pas moins que Pierre Jean-Olieu fut un des maîtres de la pensée franciscaine et qu'il dut influencer Louis dans sa manière de vivre, comme nous allons le voir.

Louis d'Anjou, sa vie



(8) Ou Jean-Olivi, j'utilise ici l'orthographe francisée de son nom occitan Oliu afin d'éviter de le faire passer pour un italien.

Charles Ier d'Anjou, roi des Deux-Siciles, résidant le plus souvent à Naples, au château de l'Œuf. Il avait cependant souscrit à l'habitude des comtes de Provence de faire élever les jeunes enfants à Brignolles pour qu'ils profitent de la salubrité du climat.

En ce jour de 1274, le prince de Salerne, Charles II et son épouse Marie de Hongrie s'apprêtaient à rejoindre la Provence pour que leur second enfant puisse y naître. Leur fils aîné Charles-Martel, âgé de trois ans restait auprès de son grand-père.

Ce second fils fut appelé Louis. En souvenir du frère de son grand-père, Louis IX, mort depuis quatre ans ? Peut-être, nous n'en aurons jamais la certitude, le seul document nous restant de la vie de Louis étant la minute de son procès de canonisation qui ne s'encombre pas de ce genre de considérations, ou La Vie de Jean de Orta. On connaît, par contre les noms de ses précepteurs : le chevalier Nicolas Druguet et Jean d'Us qui eurent à leur charge les premiers enseignements donnés aux fils du prince de Salerne. La famille s'agrandit, d'ailleurs, Robert est né en 1278, Raymond Béranger quelque temps après.

Marguerite de Provence, longtemps brimée par sa belle-mère Blanche de Castille et tenue à l'écart des affaires par Louis IX, tente de s'imposer et de contrecarrer la puissance de Charles d'Anjou en Provence. Le prince de Salerne se doit donc de défendre les intérêts de son père, qui deviendront par la suite les siens, dans ce pays. Se souvient-il de la première croisade et de l'invention de la Sainte Lance par Raimond de Saint-Gilles ? Quoi de plus rassembleur en ces temps de foi profonde qu'une sainte relique. Charles cherche, et trouve en 1279 à Saint-Maximin-du-Var, le tombeau de Marie-Madeleine ! Louis est présent à toutes les cérémonies depuis l'invention du corps de la sainte, jusqu'à la translation des reliques le 5 mai 1280. On peut deviner l'effet d'une telle ferveur sur l'esprit d'un enfant de 5 à 6 ans.

La vie continuait, douce comme le temps, au château de Brignolles. Louis et ses frères poursuivaient leur éducation sous la houlette du chevalier Guillaume de Manerie et de l'abbé Jean de Bymaret. Mais au printemps 1282 une nouvelle vint perturber cette vie heureuse : les Siciliens s'étaient révoltés le lundi de Pâques à l'heure des vêpres et avaient massacré les français. La révolte était due en partie à la mauvaise administration de l'île abandonnée par Charles Ier à ses officiers qui en avaient profité pour pressurer le peuple, mais également au désir de vengeance du roi d'Aragon qui voulait récupérer pour son épouse l'héritage Hohenstaufen, dut-il s'opposer au Pape.

En mai 1284, Charles d'Anjou est prêt à la contre-attaque : il dispose d'une flotte de cinquante-cinq navires prêts à prendre le large depuis le port de Marseille. Avant de partir il envoie un vaisseau rapide vers Naples pour informer son fils de son arrivée et surtout lui recommander de ne rien faire avant que leurs deux flottes ne se soient rejointes. Malheureusement, le brigantin qu'il avait dépêché au prince de Salerne fut intercepté et Roger de Lauria qui commandait la marine aragonaise vint provoquer le prince de Salerne devant Naples au matin du 5 juin. Charles ne vit pas la ruse et poursuivit à bord de ses galères les navires ennemis qui l'amènèrent là où se trouvait le gros de la flotte. Et Charles de Salerne fut fait prisonnier. Pierre III se souvenait de la mort de Conradin, son beau-frère, aussi s'apprêtait-il à faire décapiter à son tour le fils de Charles d'Anjou. C'est son épouse, qui lui demanda de commuer sa peine en détention perpétuelle, pensant ainsi pouvoir monnayer la libération de sa sœur Béatrice enfermée au château de l'Œuf et de ses frères emprisonnés à Castel-del-Monte. Et c'est ainsi que le prince Charles fut conduit jusqu'à Barcelone pour être emprisonné au château de Lérida.

Le 7 janvier 1285 à Foggia, Charles Ier d'Anjou, roi de Sicile, s'éteint après avoir nommé son neveu, le comte d'Artois comme régent de l'île et avoir confié à son autre neveu, le roi de France, l'administration de la Provence, de Forcalquier, du Maine et de l'Anjou.

Mais bientôt, l'absence du prince de Salerne, devenu roi et seulement représenté par son fils aîné Charles-Martel âgé seulement de 14 ans, se fit sentir. Il fallait trouver un moyen de le faire revenir. Le Pape Martin IV, qui allait mourir en mars, poussa Philippe III à engager la "croisade d'Aragon" afin de châtier Pierre III et de délivrer Charles II d'Anjou. Mais l'expédition fut une catastrophe et le roi lui-même y trouva la mort le 5 octobre 1285 à Perpignan, victime de l'épidémie de typhus qui décimait son armée.

C'est à cette époque que l'instruction de Louis fut confiée aux frères mineurs. Guillaume de Milliard n'est guère connu, par contre le second précepteur de Louis, François Brun, ne le quittera plus. Il est fort probable que ces deux franciscains appartenaient au parti des Spirituels, suivant à la lettre les écrits du Poverello en répudiant toute attache aux biens terrestres et qui s'opposaient aux Conventuels, résidant dans des couvents plus ou moins riches.

Pierre III d'Aragon mourut à son tour, mais sans que l'année 1285 ait vu se régler le problème du roi Charles II toujours prisonnier, d'autant qu'Honorius IV intransigeant refusait de traiter avec Alphonse III d'Aragon. Les tractations menées par Edouard d'Angleterre entre le roi de France Philippe IV et Jacques II, puis la mort d'Honorius IV et la vacance du Saint-Siège pendant près d'un an allaient aboutir, lentement, à un accord consistant à l'abandon par Charles de la Sicile qui serait cédée au frère d'Alphonse Jacques, qui devait être investi par le Pape de ce qui devenait le royaume de Trinacrie, Charles d'Anjou demeurant simplement roi de Naples, et le roi de France abandonnant toutes ses prétentions sur l'Aragon, du moins Charles s'engageait à décider ces deux princes pour qu'il en soit ainsi. De plus, pour garantir l'exécution de ces accords, Alphonse exigeait que le prince de Salerne fut remplacé dans sa prison par trois de ses fils. L'accord prévoyait au début que ce soient les trois fils aînés de Charles qui le remplacent, finalement après une nouvelle négociation, il fut décidé que ce soient Louis, Robert et Raymond-Bérenger qui partent. Un dépôt de garantie de cinquante mille marcs d'argent, dont trente mille avancés par Edouard Ier, fut également versé au roi d'Aragon. A contrario, les villes d'Osca, Lérida, Monte-Albano, Gérone et Barcelone promirent de faire en sorte que le roi d'Aragon rende otages et argent après exécution des accords.

Louis et son frère Robert arrivèrent à Barcelone la veille de la Toussaint 1287, ils furent immédiatement conduits au château de Moncade où frère François Brun les rejoignit le 6 décembre. Plus d'un an se passa avant que Raimond-Bérenger accompagné des otages que les villes de Provence avaient dû désigner n'aborder à leur tour la rade de Barcelone en mars 1289. Certains rejoignirent Moncade et Louis, d'autres furent envoyés au château de Lérida.

Charles II s'acquitta de sa partie de l'accord, mais ni le roi de France, ni le Pape n'entendaient céder à Alphonse d'Aragon. Charles de Valois, le frère de Philippe le Bel, qui avait reçu de Martin IV l'investiture du royaume d'Aragon et de Valence refusa de renoncer à ses prétentions et Nicolas IV, le nouveau Pape, reprocha à Charles d'avoir aliéné un bien

qui ne lui appartenait pas car il était le vassal du Saint-Siège pour toutes ses terres d'Italie. Il alla même jusqu'à couronner Charles, à Rome, roi de Sicile.

Ainsi, la captivité de Louis et de ses frères, qui ne devait pas durer, allait se prolonger ! Elle se prolongea même durant 6 ans puisque les otages furent libérés après le traité de paix signé le 21 juin 1295.

Quelle fut la vie de Louis durant cette longue captivité qui dura toute son adolescence ? Entouré des frères mineurs qui avaient son éducation à charge, on peut facilement l'évoquer : une vie tranquille, d'étude et de prière qui allait lui donner un avant-goût de la vie monacale à laquelle il aspirait déjà. Cette aspiration ne fit que grandir durant tout ce temps. Les prisonniers avaient été transférés au château de Ciurana, dans la montagne, d'où une évasion était impossible. La rudesse du climat et les sacrifices que l'esprit religieux de Louis lui inspiraient, eurent tôt raison de ses forces ; tombé malade, il dut rester couché et son médecin abandonna tout espoir lorsqu'il se mit à vomir le sang. Louis fit alors le vœu que, s'il guérissait, il revêtirait l'habit des frères mineurs et se vouerait à Dieu. Le ciel l'entendit et il ne tarda pas à guérir, même si une longue convalescence restait nécessaire.

Si la succession de Martin IV avait posé des problèmes, laissant le Saint-Siège vacant pendant un an, la mort de Nicolas IV le 4 avril 1292 n'allait faire qu'empirer la situation : les attentes des uns et des autres étaient antagonistes. Pour les Orsini et les Colonna, grandes familles romaines, le Pape ne pouvait que porter leur nom ; pour Charles d'Anjou, il ne pouvait que l'aider à reconquérir la Sicile ; pour les Spirituels, il ne pouvait s'agir que d'un homme plus occupé des âmes que de la politique. On comprend que plus de deux ans furent nécessaires pour élire enfin le 5 juillet 1295 Pietro Angelari da Murone ermite des Abruzzes qui devint ainsi Célestin V. Il ne fut pas longtemps Pape, puisqu'il abdiqua le 13 décembre 1294 et il fut rapidement remplacé par Benedetto Caëtani qui prit le 24 décembre 1294 le nom de Boniface VIII. Célestin V pensait rejoindre son ermitage des Abruzzes, mais Boniface VIII le fit jeter au cachot et il finit sa vie le 19 mai 1296 emprisonné.

Célestin avait quand même eu le temps de donner à frère François Brun l'autorisation d'accéder au désir de Louis en conférant à ce dernier les ordres mineurs. La cérémonie eut lieu, en cachette, le 19 novembre 1294, frère François remplaça la tonsure qui aurait désigné Louis aux yeux de tous par la coupe de quelques cheveux.

L'interdit dont était frappé l'Aragon depuis plusieurs années ne pouvait continuer longtemps dans un pays aussi catholique. Jacques II qui avait succédé à Alphonse à sa mort en 1291 se décida à recourir au Saint-Père ; Boniface VIII qui s'était détaché de la domination du roi de Naples en réintégrant Rome pouvait devenir le conciliateur tant attendu.

Le 5 juin 1295 un nouveau traité de paix fut conclu et ratifié le 21 : le roi d'Aragon renonçait à la Sicile, Charles de Valois à l'Aragon ; le Pape levait les censures contre l'Aragon et la Catalogne ; les otages devaient être libérés. En contrepartie, Jacques II recevait la Sardaigne et la Corse ainsi que la main de Blanche d'Anjou, fille de Charles II.

Le 31 octobre 1295, Charles II arrive à Barcelone accompagné de sa fille et rejoint ses fils, enfin libérés. Le lendemain sont célébrés dans une même cérémonie, la réception

par Louis de la tonsure et de l'habit et le mariage de sa sœur. Marie de Hongrie n'assiste pas à ces cérémonies, elle a dû rester à Naples pour s'occuper des affaires du royaume. En effet, Charles-Martel, à qui son père avait confié cette charge durant son absence, est mort quelque temps plus tôt. Quel aurait été le visage du monde si Louis avait accepté la proposition de Jacques II d'épouser sa propre sœur Yolande ? Les couronnes d'Aragon, de Naples et de Trinacrie doublement réunies, ainsi que le comté de Provence auraient constitué un territoire méditerranéen qui aurait sans doute changé le cours de l'histoire. Mais Louis n'aspirait qu'à se retirer du monde et à vivre de prières, ce qui se comprend après ce qu'il avait pu voir des luttes incessantes avec leur cortège de malheurs qu'entraînait la poursuite de la possession de biens terrestres ; son éducation cloîtrée entre des frères proches des Spirituels n'y était certainement pas pour rien non plus.

Ces Spirituels il va les retrouver dès son départ de Barcelone. Il s'arrêta dans son voyage de retour vers la Provence, à Narbonne et y rencontra Pierre Jean-Olieu à qui il avait demandé de venir le voir à Ciurana. Pierre avait refusé dans une lettre le 18 mai 1295⁽⁹⁾. La rencontre avec Jean-Olieu ne pouvait que renforcer la volonté de Louis d'abandonner les richesses de ce bas monde, même si Pierre lui conseilla de ne pas se heurter de front avec les puissances spirituelles ou temporelles.

Le voyage jusqu'à Montpellier fut l'occasion pour Louis, en cachette, pour suivre les conseils de Pierre Jean-Olieu, de donner son or, son manteau et jusqu'à ses gants aux miséreux. A Montpellier il connut une déception : le Provincial de l'ordre de Saint-François refusa de le recevoir franciscain, craignant la colère de Charles II. Louis décida alors que puisque son titre de fils de roi, et surtout d'héritier, l'empêchait de réaliser le vœu qu'il avait fait lors de sa maladie il n'y avait qu'une chose à faire, c'était à renoncer à cette condition.

Le convoi de retour, après être passé par Aix, Saint-Maximin, Brignolles, Draguignan, Gênes, Florence et Viterbe, arriva à Rome le 18 décembre 1295. Boniface VIII reçut Charles II et ses fils et il apprit à connaître Louis ; édifié par ses vertus, il intervint auprès de son père pour lui conférer le sous-diaconat. Charles II s'inclina et le Pape nomma Louis son chapelain, ce qui fit qu'il resta à Rome lorsque ses parents rejoignirent Naples. Mais la vie du Vatican ne lui convenait pas, il avait ramené de ses longues années de détention à Ciurana le goût de la méditation et du silence ; il décida donc de partir pour Naples.

Mais la vie au Château-Neuf, au sein de sa famille, ne correspondait pas, non plus, à ses aspirations : trop de mouvements, trop de rappels des luttes pour la richesse, trop de visions de ces richesses venaient dissiper son esprit. Il décida de mettre à exécution son projet d'abandon de son droit d'aînesse. Une cérémonie à laquelle assistaient force frères franciscains eut lieu en janvier 1296 dans la grande salle du Château-Neuf au cours de laquelle il renonça à ses droits en faveur de son frère Robert. A quelques temps de là Louis obtint de son père de pouvoir s'installer au château de l'Euif abandonné depuis la construction du Château-Neuf. Naturellement François Brun et Pierre Scarrier l'accompagnaient.

Boniface VIII désirait conférer à Louis, à Saint-Pierre de Rome, le diaconat ; Louis préféra être ordonné à Naples et reçut les ordres vers carême de l'année 1296 ; trois mois plus tard, le dimanche de la Trinité il était ordonné prêtre. Il se consacra alors à

⁽⁹⁾ Voir bibliographie [III].

l'évangélisation des quartiers pauvres de Naples et à la conversion des juifs, nombreux dans cette ville. Mais les succès obtenus n'effaçaient pas de son cœur son vœu d'être franciscain et de mendier son pain.

La politique du Pape allait l'empêcher d'aller au bout de son aspiration. Le diocèse de Toulouse était immense et du fait de son étendue difficile à administrer. Ses revenus étaient considérables, plus de 45 000 livres tournois. Boniface VIII décida de le diviser et en détacha, par une première bulle du 16 septembre 1296⁽¹⁰⁾, le pays de Foix et le Lauragais dont il forma le diocèse de Pamiers. Il nomma par une autre bulle évêque le prieur de Saint-Antonin de Pamiers, qui lui avait rendu de significatifs services lorsqu'il n'était que le cardinal Benoît-Caëtani, Bernard Saisset. Ni Hugues Mascaron, alors évêque de Toulouse, ni Philippe-le-Bel à qui le comté de Toulouse était revenu depuis la mort d'Alphonse de Poitiers et de Jeanne de Toulouse en août 1271 ne l'entendaient de cette oreille. Ce fut le début de la querelle entre Boniface VIII et Philippe-le-Bel.

Hugues de Mascaron se rendit à Rome pour protester auprès du Souverain Pontife ; le Pape suspendit la nomination d'un évêque à Pamiers mais Hugues Mascaron mourut à Rome le 6 décembre 1296. Boniface VIII en profita pour se réserver la nomination de son successeur puisqu'il était mort à la cour romaine. Il lui fallait trouver un homme qui serait susceptible de lui servir de négociateur auprès du roi de France et qui accepterait la nomination de Bernard Saisset. Qui aurait mieux fait l'affaire que le propre cousin de Philippe ? C'est ainsi qu'il appela Louis d'Anjou à cette charge.

Louis aspirait au silence, à l'effacement, à la pauvreté... Il pensa tout d'abord refuser. Mais les Conventuels le poussaient à accepter, les Spirituels n'osaient le pousser à choisir. Louis n'accepta de céder que sur un ordre formel du Pape et il reprit la route de Rome pour le recevoir. Mais il avait une idée derrière la tête !

Au matin du 23 décembre 1296, Louis recevait en secret, après l'entrevue qu'il avait eue avec Boniface VIII, l'habit franciscain ; il avait mis son entrée dans l'ordre comme condition à son acceptation. Un habit certes transformé pour la cause, son appartenance à l'ordre devant rester secrète jusqu'à ce qu'il ait été sacré ; on raccourcit donc la robe jusqu'à mi-jambe et l'on coupa les manches au-dessus du poignet ; il était ainsi invisible sous la soutane et Louis, suivant son vœu pouvait ne plus le quitter. Le 27 décembre, la bulle "Fons Sapientiae" rendait publique la nomination de Louis à l'évêché de Toulouse et lui accordait la dispense d'âge nécessaire.

Le 5 février de l'année suivante, Louis obtenait enfin l'autorisation de paraître en public en habit franciscain. Il partit peu après pour rejoindre son évêché mais le Pape lui avait demandé de passer d'abord par Paris pour y servir d'ambassadeur. C'est lors de ce voyage que se passa le premier miracle du futur saint. Au couvent des frères mineurs de Brignolles où Louis et ses compagnons de voyage s'étaient arrêtés, le frère Pierre Scarasson était retenu à l'infirmerie par la fièvre. N'osant demander à Louis de le guérir il demanda qu'on lui apporte les reliefs de son repas et, dès qu'il y eut touché, il fut guéri. Louis passa quelques jours à Paris, menant à bien sa mission d'ambassade et essayant de régler au mieux avec Philippe-le-Bel les problèmes de la séparation de l'évêché de Pamiers ainsi que des questions touchant à l'Aragon et à la Sicile ainsi qu'à la réunion du Languedoc à la France. Il repartit ensuite pour Toulouse.

(10) D'après Dom Devic et Dom Vaissette, 1295 pour d'autres auteurs, notamment Henri Ramet.

Il ne resta pas longtemps dans notre ville où il arriva vers le mois de mars 1297. Son action dans notre ville fut la même que celle qu'il avait menée à Naples : évangélisation et secours aux pauvres. Il s'attacha également à réprimer les abus les plus apparents du clergé toulousain, mais avec prudence, en suivant les avis des conseillers dont il s'était entouré. Le plus connu d'entre eux est Jacques Duèze, professeur de droit canon à l'Université de Toulouse. Les changements de Louis furent importants : il réforme le chapitre épiscopal sous la forme conventuelle, fait en sorte que les deux factions du chapitre de Saint-Sernin se réunissent, exige la démission des bénéficiaires indignes, pour les remplacer par des gens méritants. Vers la mi-juin il entreprit un voyage en Catalogne à l'invitation de sa sœur Blanche, mais aussi pour négocier la paix entre le roi d'Aragon et le comte de Foix.

Il repartit vers la fin juillet pour son dernier voyage. Il avait l'intention d'aller voir le Pape, de résigner cette charge qu'il n'avait accepté que contraint et de se retirer dans un couvent. Le 27 juillet il était à Tarascon et visita le tombeau de Marthe. Est-ce là, dans cette crypte glaciale, qu'il attrapa un mauvais froid ? On peut le penser. Il arriva à Brignoles, où l'attendait son père, le 3 août, dans un état de fatigue extrême, la toux ne devait plus le quitter. Il dut garder le lit et frère François Brun qui avait été obligé de rester à Perpignan à cause d'une maladie eut juste le temps d'arriver le 16 août à peine convalescent auprès de son élève de toujours. Le soir du 19 août, Louis reçut l'extrême-onction et s'éteignit dans la nuit.

C'est à ce moment seulement que l'on prit l'ampleur du dénuement dans lequel il vivait : un frère mineur fut obligé de donner le linge qui servit à la toilette funèbre. Son corps fut enterré selon son désir dans le cloître des frères mineurs de Marseille : la mort lui permettait enfin de réaliser son vœu !

Conclusion

Après la mort de Louis, commencèrent les miracles. Il fut canonisé, par Jacques Duèze devenu Jean XXII, en 1317. Son corps devait être porté dans la cathédrale de Valence par Alphonse V, roi d'Aragon, en 1433 ; mais ceci est une autre histoire.

Des quelques huit mois que dura son épiscopat, il n'en passa guère que la moitié à Toulouse. On ne s'étonnera donc pas que notre ville n'ait pas gardé un souvenir impérissable de Saint Louis d'Anjou. Encore qu'à la fin du siècle dernier les cours d'instruction religieuse destinés aux élèves du Lycée national de Toulouse, confiés à l'abbé Louis Ricard, portaient le nom de "Cours Saint Louis d'Anjou"⁽¹¹⁾.

Le successeur de Louis d'Anjou, Arnaud Roger de Comminges ne fut pas plus présent que lui, puisque sacré par le pape le 31 mars 1298, il mourut sur le chemin qui le menait à son évêché vers la fin juin ; le Pape nomma alors l'évêque de Carcassonne, Pierre de la Chapelle-Taillefer, le 25 octobre 1298, mais sa nomination ne fut connue que plus tard car le 14 novembre un acte indique que le siège épiscopal de Toulouse est vacant.

(11) *Archistra*, n° 150-151, Août-Septembre 1996, "Monseigneur Louis Ricard, Evêque de Nice".

L'Ordre Franciscain avait certes plus d'intérêt à garder le souvenir de ce saint évêque qui mit si bien en application l'enseignement du fondateur. Le souvenir du Poverello vivait en lui ! De nombreuses églises franciscaines d'Italie possèdent une représentation du "*saint évêque, portant sous sa chape la tunique brune, ceint de la corde de chanvre et les pieds nus dans les sandales de frère mineur : San Luigi de Tolosa*"⁽¹²⁾ ; et le souvenir fut porté jusqu'aux Amériques par les missions franciscaines.

Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, car à travers ce souvenir, cela m'a permis de vous proposer aujourd'hui ce petit texte, célébrant, à ma façon, le sept centième anniversaire de la mort de Saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse, que je doute que quelqu'un fête, vu l'oubli où il est tombé dans notre belle cité.

(12) *Evocation du Vieux Toulouse* de Robert Mesuret.

Bibliographie

J'ai annoncé au début de cette étude qu'elle s'appuyait sur une recherche livresque et télématique, pour ceux qui désireraient en savoir plus, voici quelques-unes de mes sources.

[I] A tout seigneur tout honneur, une mine de renseignements sur les familles anciennes existe et je m'y suis souvent reporté, pour préciser un point particulier ou une date. Il s'agit du

Grand Larousse Encyclopédique en 10 volumes, Paris, 1961.

[II] Une bibliographie sur un sujet touchant à l'histoire de Toulouse se doit de faire référence à André Hermet, "Bibliographie de l'Histoire de Toulouse", *Archistra*, Toulouse, 1989.

[III] Une somme de l'histoire religieuse du Languedoc au XIIIème siècle est constituée par *Les Cahiers de Fanjeaux*, Privat, Toulouse.

De cette revue annuelle, coéditée par Privat et le Centre d'études historiques de Fanjeaux, j'extraurai quelques articles se rapportant plus précisément à mon sujet :

N° 7, 1972 : J. Paul, *Saint Louis d'Anjou, Franciscain et évêque de Toulouse (1274-1297)*

N° 8, 1973 : J. Paul, *Evangélisme et franciscanisme chez Louis d'Anjou*

N° 10, 1975 : Pierre Jean-Olieu, *Epître aux fils de Charles II de Naples en l'an 1295*

N° 11, 1976 : J. Paul, *Miracles et mentalité religieuse populaire à Marseille au début du XIVème siècle*

N° 15, 1980 : J. Paul, *Le rayonnement géographique du pèlerinage au tombeau de Louis d'Anjou.*

Il y a sans doute d'autres articles parus depuis le n° 25, 1991, qui a été accompagné d'un fort utile *Table et Index des Cahiers 1 à 25* constituant le n° 25 bis ; je n'ai pas l'occasion, à ce jour, de feuilleter les sommaires des Cahiers suivants.

[IV] Le hasard m'a aidé durant toute cette étude et je ne résiste pas au plaisir de vous raconter comment j'ai pu acquérir le volume suivant :

Paul de Laget, *Saint Louis de Marseille*, chez l'auteur, Marseille, 1948.

Lors d'un des nombreux salons auxquels j'assiste professionnellement, l'ingénieur commercial avec qui je tenais le stand de notre société avait apporté, pour le trier, une partie du courrier qu'il avait reçu. Parmi les différentes publicités et offres dont nous sommes abreuvés, figurait un exemplaire d'un hebdomadaire consacré à l'informatique. N'étant pas intéressé par cette lecture, il me le proposa et je le pris pensant le lire le soir dans ma chambre d'hôtel. Je n'y trouvai pas grand chose d'intéressant, sauf un petit article consacré à des bouquinistes qui avaient édité leurs catalogues sur l'Internet.

De retour chez moi je me connectais au serveur dont l'article donnait l'adresse, téléchargeais deux catalogues et les compulsais tranquillement après avoir coupé la connexion. C'est dans l'un d'entre eux que je tombais sur la référence à l'étude de Paul de Laget. Un appel téléphonique et un échange de numéro de carte bleue et je recevais, par courrier express le livre dans ma boîte aux lettres (physique, pas électronique). Comme quoi, n'en déplaise à certains esprits ronchons, le progrès et l'Internet peuvent avoir du bon lorsque l'on sait les utiliser à bon escient.

Annexe

LES MISSIONS FRANCISCAINES EN CALIFORNIE

Après les expéditions de Francisco Vasquez de Coronado (1540-1542) et de Juan de Onate (1598), les espagnols furent convaincus qu'aucun empire indien de la richesse de celui des Aztèques n'existait au Nord du Mexique. Ils considérèrent alors la frontière nord de leur empire comme une barrière à garder et où des âmes païennes étaient à sauver. D'où la fondation de missions en Floride, au Texas, au Nouveau-Mexique, en Arizona et en Californie pour propager la foi chrétienne. Pour protéger ces missions, en même temps que les mines et les ranches du Mexique des attaques provenant du nord, ils établirent également des presidios, garnisons de troupes fortifiées.

Les prêtres franciscains établirent une série de missions en Floride après 1573, puis petit à petit dans les autres états. C'est en 1769 que le père Junipero Serra, qui accompagnait l'expédition de Jose de Galvez fonda la première des 21 missions de Californie à San Diego : San Diego de Alcalá. La dernière fut San Francisco Solano fondée en 1823 dans Sonoma Valley.

Ces missions ont servi à deux buts : évangéliser les indiens et permettre à l'armée espagnole en lutte contre les Etats-Unis durant la guerre de Californie, d'utiliser leurs excédents de production pour se nourrir. Les succès économiques et religieux varient beaucoup d'une mission à l'autre. Ainsi la tentative d'évangélisation de tribus non sédentaires comme les Apaches ou les Comanches échoua lamentablement. Le rapprochement des communautés indiennes et européennes de façon à ce que les prêtres puissent donner aux indiens l'éducation religieuse et agricole nécessaire, eut pour conséquence de mettre ces derniers au contact de maladies contre lesquelles ils n'étaient pas immunisés. Ainsi, par exemple, au Nouveau-Mexique, une épidémie tua quelques 3000 indiens en 1640. On reproche également au système des missions d'avoir détruit la culture vernaculaire et d'avoir fait des indiens une main d'œuvre déconsidérée et exploitée. Il y eut en fait quelques rébellions dont la plus connue est celle conduite par Pope en 1680 qui fit environ 400 victimes parmi les espagnols et les exclua temporairement de Santa Fe et du nord du Nouveau Mexique.

Les Missions Californiennes font l'objet d'une étude de la Coyote Canyon School située à Rancho Cucamonga. Cette institution a créé un site Internet⁽¹³⁾ sur lequel on trouve des renseignements sur les vingt et une missions californiennes avec des liens sur d'autres sites, leur seul inconvénient est d'être diffusé dans la langue de Shakespeare, mais cela se comprend un peu ! Voici la liste de ces missions et leur lieu d'établissement :

La Purisima Conception
San Antonio De Padua
San Carlos Borromeo de Carmelo
San Fernando Rey de España

Lompoc
Jolon
Carmel
San Fernando

(13) http://www.geocities.com/Athens/1051/mission_ndx.html.

San Francisco Solano	Sonoma
San Jose	San Jose
San Juan Capistrano	S.J.C.
San Luis Rey de Francia	S.L.R.
San Rafael Arcangel	San Rafael
Santa Clara de Asis	Santa Clara
Santa Ines	Solvang
Nuestra Señora de la Soledad	Soledad
San Buenaventura	Ventura
San Diego de Alcala	San Diego
San Francisco de Asis	San Francisco
San Gabriel Arcangel	San Gabriel
San Juan Bautista	S.J.B.
San Luis Obispo de Tolosa	S.L.O.
San Miguel Arcangel	San Miguel
Santa Barbara	Santa Barbara
Santa Cruz	Santa Cruz

La mission de San Luis Obispo qui nous intéresse plus particulièrement ici, fut fondée par le père Serra le 1^{er} septembre 1772, c'était la cinquième des missions fondées le long du Camino Real. En 1822, le Mexique devint indépendant et le gouvernement décida de séculariser les missions : San Luis Obispo fut vendu pour 500 \$. En 1848, la Californie devenait une partie des Etats-Unis et l'archevêque Alemany demanda au gouvernement le retour des missions à l'église. La plupart furent rendues dans les années 1850. Depuis, la mission sert d'église paroissiale à la ville de San Luis Obispo qui a, petit à petit, grandi autour d'elle.

